Viticulture: retour dans le passé

■ Les vendanges viennent de commencer
■ De plus en plus de viticulteurs se tournent vers des cépages anciens
■ Pour la qualité des eaux-de-vie, la diversification et une viticulture durable.

Frédéric BERG
f.berg@charentelibre.fr



Sébastien Breaud, 40 ans, aura 3 hectares plantés de folle-blanche en 2020: «L'idée est de pouvoir distiller 300 hectolitres chaque année.» Photos Quentin Petit

Lundi matin, 8h30. Le soleil ruisselle sur les coteaux calcaires de Nonaville, entre Châteauneuf et Barbezieux. Les 16 °C du petit matin se sont déjà volatilisés. Sébastien Breaud, qui surveillait depuis quelques jours le taux de sucre, lequel a grimpé à la faveur de la chaleur, ne pouvait plus attendre.

Le viticulteur a lancé la machine à vendanger sur une parcelle qu'il soigne particulièrement. Un hectare et quelques rangs plantés depuis 2012 de folle-blanche, ce cépage endémique à la région qui a fait la réputation du cognac avant de disparaître du paysage viticole après l'anéantissement du vignoble par le phylloxéra dans les années 1870-1890.

Aujourd'hui, c'est l'ugni blanc qui est très majoritaire, même si la folle-blanche et d'autres cépages séduisent de plus en plus. Pour leur typicité, leur caractère ou leur résistance. Des qualités au cœur du travail du Conservatoire du vignoble charentais (lire encadré).

«J'ai découvert la folle-blanche à l'occasion d'une dégustation proposée par la maison Bache-Gabrielsen en 2010. J'ai trouvé ça très aromatique, vraiment excellent. C'est ce qui m'a donné l'idée d'en replanter», raconte Sébastien Breaud, 40 ans, à la tête du Domaine du Buisson, l'exploitation familiale créée par son arrière-arrière-grand-père sur ces terres vallonnées en Petite Champagne.

«Plus lente que l'ugni blanc»

La suite est une affaire de patience. *«J'ai demandé des plants à mon pépiniériste. Il m'a fallu attendre deux ans avant que je puisse les mettre en terre.»* C'était en 2012, sur une parcelle de vieilles vignes d'ugni blanc. La première récolte a pu se faire en 2015, mais c'est seulement cette année que la vigne exprime son plein potentiel. *«La folle-blanche est plus lente que l'ugni blanc à devenir vraiment productive»*, explique Sébastien Breaud, qui continue à planter de la folle-blanche: 1,2 hectare l'année dernière et 80 ares de plus en 2020. *«Je veux avoir eu moins 3 hectares sur les 30 de l'exploitation pour avoir des volumes suffisants. L'idée est de pouvoir distiller 300 hectolitres de folle-blanche chaque année.»*

> Pourquoi utiliser un insecticide si on peut utiliser un produit naturel à la place ?

Sébastien Breaud est bouilleur de cru, comme l'étaient son père, Jean-Claude, qui l'aide encore, et son grand-père. Le viticulteur, sous contrat avec Hennessy pour 90 % de sa production et qui vend aussi à Rémy Martin, fait vieillir une partie de son eau-de-vie lui-même. *«C'est une sorte de sécurité financière. Pareil pour la folle-blanche. Je la distille pour la faire vieillir et la millésimer. Il y a un marché intéressant avec des maisons qui élaborent des cognacs uniquement avec ce cépage. C'est un retour en arrière, mais aussi un pas vers l'avenir.»*

Haute valeur environnementale

Une diversification qui demande aussi plus d'attention. *«La folle-blanche est plus sujette à la pourriture. Il faut être vigilant, la surveiller d'avantage»*, explique le viticulteur, qui a testé des traitements alternatifs aux produits phytosanitaires cette année.

«On a utilisé du bacillus, un champignon qui aide à lutter contre les vers de la grappe qui meurent après l'avoir ingéré, et aussi du kaolin qui crée une barrière naturelle contre la cicadelle des grillures. Les deux ont été efficaces», souligne Sébastien Breaud, engagé pour obtenir la certification haute valeur environnementale (HVE) et qui participe avec une dizaine d'autres viticulteurs de son secteur à des tests pour utiliser moins d'intrants, dans le sillon de la société Isodore qui lui fournit les produits. *«Pourquoi utiliser un insecticide si on peut utiliser un produit naturel à la place? On doit aller vers de nouvelles pratiques, c'est évident. Et dans ce domaine, le partage d'expérience avec des tests réels, c'est essentiel.»*